

FÉVRIER 1858.

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE

»»»

LES POPULATIONS DE L'AFRIQUE

SEPTENTRIONALE,

LEUR LANGAGE, LEURS CROYANCES ET LEUR ÉTAT SOCIAL

AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE (1).

L'Afrique septentrionale, depuis la mer Méditerranée jusqu'au pays des Nègres, depuis la vallée du Nil jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique, a, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, offert le singulier spectacle d'un pays où ont afflué continuellement les populations étrangères, les unes par mer, les autres par terre, et qui cependant a conservé d'une manière plus ou moins complète sa race indigène, son langage et ses mœurs antiques. Retracer l'état de cette vaste contrée au temps des Carthaginois et des rois égyptiens de la dernière dynastie pharaonique; montrer les modifications

(1) Cet extrait a été lu par M. Reinaud dans la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions du 7 août 1857. L'honorable académicien a bien voulu le revoir en épreuve et y ajouter quelques notes.

V. A. M.-B.

qu'y apportèrent successivement les Grecs, les Romains ; puis exposer les nombreuses immigrations de tribus arabes qui, à la différence des envahisseurs précédents, se répandirent à la fois sur les côtes et dans l'intérieur des terres ; indiquer le mouvement des populations indigènes elles-mêmes, dont les ramifications ont fini par s'étendre d'une extrémité du continent à l'autre ; faire connaître l'influence du mélange des Arabes et des indigènes sur l'aspect général du pays ; enfin signaler les traces qui existent encore de tant de vicissitudes, voilà certes un sujet digne de l'attention de l'Europe savante.

Jusqu'ici ce sujet n'a été envisagé que sous quelques-unes de ses faces, et du manque d'ensemble il est résulté que divers aperçus d'un grand intérêt ont été laissés de côté. A la vérité il eût été bien difficile d'aborder la question dans toute son étendue ; il fallait commencer par lier le présent au passé et le passé au présent. En effet, pour bien connaître un pays dans son état actuel, il est bon de savoir ce qu'il a été dans la suite des siècles, de même que, pour connaître un pays dans son état ancien, il n'est pas inutile de savoir ce qu'il est aujourd'hui.

De temps en temps les recherches des savants et d'heureuses circonstances révèlent quelque nouveau témoignage de l'antiquité classique, et chacun de ces témoignages ouvre pour nous un horizon de plus. Dans les sciences de l'érudition ce n'est pas

le cas de répéter ce vers qui eut naguère un grand retentissement :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

L'expérience le prouve : chaque pas qu'on fait dans l'étude du vieux monde ne se fait qu'à la lueur de quelque assertion des livres saints ou de ceux de la Grèce et de Rome ; sous ce rapport il est permis de dire que la science de l'antiquité ne s'épuisera jamais. Mais, outre que ces découvertes sont loin de répondre à ce que réclame notre curiosité, il peut arriver que la véritable intelligence de telle expression de Polybe et de Strabon, sur laquelle les érudits s'exercent depuis des siècles, dépende de quelque témoignage arabe, c'est-à-dire d'un témoignage venu longtemps après. Or, jusqu'à ces dernières années, les renseignements que la littérature arabe renferme sur l'Afrique étaient loin d'avoir été rendus accessibles à tout le monde. Ce n'est que récemment qu'on s'est occupé en Europe de recueillir et de publier le texte des documents arabes relatifs à l'Espagne et à l'Afrique, et ce n'est qu'à présent qu'il est possible de se faire une idée exacte et complète du sujet. A cette source de renseignements ajoutez les lumières dont nous sommes redevables à la conquête de l'Algérie par la France. Que d'aperçus nouveaux la possession de l'Algérie nous a fournis, et combien elle nous en réserve encore ! Grâce aux marches incessantes de nos soldats à travers des contrées jadis florissantes, nous faisons connaissance avec l'état physique du pays, avec les mo-

numents élevés par ses dominateurs successifs, et avec les inscriptions qui, souvent, à défaut des monuments, nous en tiennent lieu.

Tel est le motif qui m'a engagé à aborder ce sujet. Pour cela j'ai fait usage des ouvrages arabes publiés en France et ailleurs. Il en est même quelques-uns qui ne sont pas encore imprimés en entier, et que j'ai pu mettre à contribution à l'aide des exemplaires manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Voici une analyse du mémoire que j'ai entrepris, analyse dépouillée des discussions de détail et des citations d'auteurs, et qui d'ailleurs n'embrasse qu'une petite partie des faits.

Au temps d'Hérodote, des colons grecs occupaient la Cyrénaïque, et avaient fait de cette contrée aujourd'hui sauvage un pays fertile et riant. A l'occident les Carthaginois étaient maîtres des côtes de la régence actuelle de Tunis, de l'Algérie et de l'empire du Marok, et de là régnaient sur la mer Méditerranée et les rives de l'océan Atlantique. Or, par le mot *Carthaginois*, il ne faut pas seulement entendre les descendants des citoyens de Tyr qui abandonnèrent leur patrie à la suite de Didon. Dès avant Didon, il s'était établi sur la côte d'Afrique des colonies venues de Tyr, de Sidon et d'autres parties de la terre de Chanaan. Parmi ces émigrés, les uns avaient été entraînés par les intérêts du commerce ou par des convenances personnelles; les autres avaient été chassés de leur pays par les guerres survenues soit entre eux, soit avec le peuple de Dieu.

Ce mouvement continua après Didon, et le nombre des personnes qui y prirent part fut d'autant plus grand, qu'avec les ressources d'un peuple éminemment navigateur, ces sortes de déplacement étaient faciles, et que d'ailleurs les colons, qui parlaient tous la même langue, en changeant de pays ne changeaient pas, pour ainsi dire, de patrie.

A l'égard de l'intérieur des terres, il était au pouvoir des indigènes ; mais les indigènes présentaient alors un aspect un peu différent de celui qu'ils ont offert plus tard. Un certain nombre d'entre eux étaient restés au milieu des nouveaux venus, parmi lesquels ils remplissaient en général les fonctions serviles. Pour les autres, bien que se piquant d'une vie indépendante, ils étaient de temps en temps visités par des caravanes parties de Thèbes, de Memphis et de Carthage, et ces relations, fondées sur des avantages mutuels, contribuaient à adoucir les mœurs. Une circonstance qui n'a pas été assez remarquée, et qui rendait les esprits moins enclins aux expéditions guerrières, c'est l'absence du chameau. Le chameau, sans lequel il est très-difficile de voyager à travers ces régions arides, est originaire de l'Arabie, et il ne fut introduit en Afrique qu'après le III^e siècle de l'ère chrétienne.

Une observation qui se rapporte à cette époque, a pour objet la dénomination de *numide*, ou, pour parler plus correctement, de *nomade*, laquelle, prise dans le sens qu'elle a en grec, s'applique aux peuples pasteurs. Cette dénomination fut plus tard ren-

due en arabe par le mot *schaouya*, et servit à désigner une race particulière. Afin de ne pas donner lieu à un malentendu, je vais entrer dans quelques explications. Le mot *nomade* se disait en grec des personnes qui se vouent à l'élevé du bétail; mais, à l'époque dont il s'agit ici, il ne pouvait être question que de brebis, de bœufs et de chevaux, à l'exclusion du chameau, qu'on ne connaissait pas encore. Voilà pourquoi les Arabes, quand ils arrivèrent en Afrique et qu'ils voulurent faire passer le nom du peuple numide dans leur langue, employèrent un terme dérivé de *schat*, qui signifie *brebis*. A présent, en Afrique, il y a des contrées où les chameaux sont très-nombreux, et il y a des contrées qui ne comportent pas la présence de cet animal. Les Arabes ont des expressions particulières pour désigner les divers aspects de la vie pastorale. Quant à *schaouya*, ce mot indique moins la profession que la race. Il existe encore des *schaouya* dans la province de Constantine, au centre de l'ancienne Numidie, et, si on en trouve aussi dans l'empire de Marok et ailleurs, il est facile de montrer, l'histoire à la main, quand et comment ils y sont venus.

Sous la domination romaine, les provinces voisines de la mer Méditerranée sont sillonnées dans tous les sens par les armées du peuple-roi, et le sol se couvre de monuments dont quelques-uns nous étonnent encore par leurs proportions gigantesques; dont les autres, d'un caractère moins imposant, ne laissent pas de jeter un jour très-vif sur diverses

branches de l'archéologie. Un des éléments de la grandeur des Romains, ce fut qu'en prenant possession du pays, ils s'assimilèrent les populations d'origine phénicienne et autres qui menaient une vie sédentaire, et qui étaient façonnées à toutes les habitudes de la civilisation et du luxe. Chose pénible à dire ! les monuments romains ne se sont perpétués jusqu'à nous que parce qu'à la chute de la domination romaine, le désert se fit autour d'eux. Serait-il possible qu'un jour, lorsque les événements dans leur marche obéiront à une autre direction, il en soit de même des monuments que la France élève en Algérie ?

Une différence essentielle existe entre la politique romaine et celle que la France suit en Afrique. Le peuple-roi, dans son orgueil, avait la prétention d'absorber en lui-même l'univers entier, et tout ce qui n'était pas lui était rejeté hors de l'humanité. De là ce mépris mal déguisé pour les indigènes, qu'il croyait désigner suffisamment par l'épithète de *barbares* ; de là cette indifférence pour les innombrables populations blanches et noires qui erraient librement au cœur de l'Afrique, et qui furent, sous certains rapports, moins bien connues au temps de sa plus grande puissance qu'elles ne l'avaient été au temps d'Hérodote.

La France a inauguré d'autres principes ; partout où pénètre son drapeau, s'introduisent les lumières et des idées de bien-être général. Aux tribus de l'Algérie qui manquaient d'eau, ses ingénieurs en

procurent à l'aide des puits artésiens ; à celles chez lesquelles les eaux restaient sans emploi, on enseigne à construire des moulins et des usines. La sympathie de la France ne se borne pas aux populations qui relèvent de son autorité ; elle s'étend aux peuplades les plus lointaines. et, grâce à des efforts pour lesquels nous sommes vivement secondés par toutes les âmes généreuses chez les autres nations de l'Europe, on peut prévoir le moment où, à l'exemple de l'Europe chrétienne, tous les peuples du nord de l'Afrique ne formeront plus qu'une immense confédération.

Pendant la domination romaine, les tribus de l'intérieur de l'Afrique, sous le nom de Gétules, etc., ne révélaient de temps en temps leur existence que par les incursions qu'elles faisaient sur les terres de l'empire ; quant aux tribus voisines de la côte, et dont quelques-unes étaient enclavées dans les possessions romaines, elles jouissaient d'une demi-indépendance. Elles avaient leurs chefs particuliers ; mais ces chefs recevaient leur investiture du chef de l'État, et quand le gouvernement réclamait le service de leurs armes, ils accouraient avec un certain nombre de guerriers. Les écrivains latins appellent ces tribus du nom de *gentes*, et donnent aux chefs le titre de *reguli*. En général les populations appelées du nom de *gentes* sont celles qui occupaient l'Algérie actuelle, les provinces occidentales de la Tunisie et les provinces orientales de l'empire de Marok. C'est la contrée qui est habitée maintenant

par les tribus indigènes nommées *kabaïl*, mot arabe qui correspond à *tribus* et à *gentes*. *Kabaïl* est le pluriel du mot *kabylé*, et c'est de *kabylé* qu'on a fait en Europe *Kabyle* et *Kabylie*.

Parmi ces populations, quelques-unes embrassèrent le christianisme; d'autres professèrent le judaïsme, soit qu'elles fussent de race juive, soit qu'à une époque inconnue elles eussent passé sous la loi de Moïse; mais le plus grand nombre, surtout parmi les tribus de l'intérieur, étaient plongés dans les ténèbres du paganisme. Les indigènes de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine étaient restés sous l'influence des doctrines égyptiennes, et adoraient en général Jupiter Ammon. Grâce au concours de cette classe de fidèles, l'oracle de l'oasis d'Ammon se maintint jusqu'à l'arrivée des disciples de Mahomet, et on trouve des traces de ce culte dans la province de Tripoli jusque dans la dernière moitié du XI^e siècle de l'ère chrétienne. À l'égard des tribus du nord-ouest de l'Afrique, le culte qui y dominait était un grossier fétichisme, auquel vinrent se mêler successivement des pratiques phéniciennes, grecques et romaines.

En ce qui concerne le langage parlé par les indigènes dans toutes les provinces du nord de l'Afrique, il nous reste quelques témoignages précieux de saint Augustin. On était alors au moment où l'empire romain avait conservé presque toute sa puissance, et où les invasions des nations barbares, qui ne tardèrent pas à se faire, n'avaient pas encore

bouleversé les idées. Partout où s'exerçait l'autorité romaine on cultivait le grec et surtout le latin. Dans les provinces du nord-ouest, le punique ou carthaginois, qui était un dialecte phénicien légèrement altéré, avait laissé des traces profondes. Aux populations de race chananéenne implantées dans le pays s'étaient mêlés ceux des indigènes qui avaient adopté le genre vie de leurs dominateurs. Saint Augustin, qui, bien qu'issu de parents nés en Afrique, s'était voué à la littérature romaine, nous apprend que, de son temps, il y avait des cantons où l'on n'entendait que le punique, et où les ministres des autels étaient obligés de prêcher dans cette langue. Lui-même, dans quelques-uns de ses écrits, emploie des expressions puniques. Eh bien ! ce grand évêque qui était si bien instruit de l'état des choses, parlant, dans la *Cité de Dieu*, des nombreuses populations indigènes de l'Afrique, qui répondent aux Berbers actuels, et qu'il rattache à Cham, fils de Noé, conclut ainsi : « In Africa barbaras gentes in una lingua plurimas novimus. »

Enfin les disciples de Mahomet, devenus maîtres de la Syrie et de l'Égypte, pénétrèrent dans la Cyrénaïque et la province de Tripoli; puis, après une courte halte, ils s'avancèrent à pas redoublés jusque sur des bords de l'océan Atlantique. Voici ce que dit sur l'état du pays, au moment de l'arrivée des conquérants, un écrivain arabe, Ibn-Khaldoun, qui ne vivait que dans les dernières années du xiv^e siècle, mais qui a résumé le récit de ses devan-

ciers : « Sous les Romains, les Berbers embrassèrent le christianisme et se laissèrent diriger par leurs vainqueurs, auxquels ils payaient tribut. Mais, dans les campagnes situées hors de l'action des villes grandes et bien gardées, les Berbers, forts par leur nombre et leurs ressources, avaient des rois, des princes et des émirs particuliers ; ils vivaient à l'abri de toute contrainte. » Ibn-Khaldoun dit ailleurs : « Les Romains, pendant leur domination, imposèrent aux Berbers la religion chrétienne. Ils se tenaient dans les villes du littoral ; les Zenata et les Berbers, qui habitaient les campagnes, leur prêtaient obéissance ; ils payaient l'impôt aux époques déterminées et prenaient part aux expéditions militaires ; quant aux autres prétentions, ils s'y refusaient formellement. »

Nous n'avons qu'une idée imparfaite de la manière dont se fit la conquête de l'Afrique par les Arabes. Il résulte des témoignages combinés des auteurs arabes et d'un écrivain byzantin du commencement du ix^e siècle, qu'à la mort de l'empereur Héraclius, au moment où l'empire grec était épuisé par les efforts qu'il avait fallu faire pour repousser l'invasion des Perses, les possessions romaines de l'Afrique, à partir de la Tripolitaine jusqu'au détroit de Gibraltar, étaient sous l'autorité d'un patrice, appelé Grégoire, et que ce patrice avait levé l'étendard de l'indépendance. On vient de découvrir des monnaies que Grégoire faisait frapper à son coin. Ce fut lui qui eut à soutenir les attaques

des Arabes, dont il devint la victime ; or, si on en croit Ibn-Khaldoun, Grégoire était Franc d'origine, c'est-à-dire peut-être Français ; il paraîtrait même qu'après s'être révolté contre le trône de Constantinople, il prit à tâche de faire disparaître toute trace du nom romain. Ibn-Khaldoun s'exprime ainsi : « A l'époque où l'islamisme vint étendre son influence sur la nation berbère, les Francs exerçaient l'autorité suprême en Afrique, et les Roum n'y jouissaient plus d'aucun crédit. Il n'y restait de cette nation que les troupes employées au service des Francs ; et si on trouve le nom des Roum dans les livres qui traitent de la conquête de l'Afrique, cela ne provient que de l'extension donnée à ce nom. Je dois déclarer que Grégoire, le même qui fut tué lors de la conquête, n'était pas Roumi, mais Franc. » En ce sens, l'on serait tenté de dire que les Français qui cherchent à étendre leur domination en Algérie, ne font que prendre une revanche sur les Arabes et les Berbers.

Une circonstance qui dut faciliter considérablement les succès des Arabes, ce fut l'affinité qui existait entre leur langue et celle des populations de race chananéenne établies dans le pays. L'assimilation entre les deux races dut se faire promptement.

C'est ici le lieu de dire quelques mots sur l'origine des tribus indigènes qui couvrent le sol africain, tant de celles qui avaient accepté le joug des Romains, que de celles qui avaient toujours affecté l'indépendance.

Les écrivains grecs et romains n'ont jamais eu qu'une idée vague de l'origine respective de ces populations. Ils rapportent les noms d'un certain nombre de tribus; mais ces noms sont en partie altérés, et, comme la plupart des noms véritables ont changé dans l'intervalle, il est devenu bien difficile d'établir une concordance. De leur côté, les indigènes n'ont pas eu d'historien, et ils sont hors d'état de suppléer à ce qui nous manque. Les Arabes seuls auraient pu nous fixer à cet égard; mais pendant longtemps les Arabes songèrent plutôt à bien faire qu'à bien dire, et, pour cette époque d'enthousiasme et de gloire, les annales arabes elles-mêmes sont très-incomplètes. Ce qui explique cette indifférence des Arabes, ce sont les guerres politiques et religieuses qui divisèrent leur nation peu d'années après la mort de Mahomet, et qui donnèrent lieu à des partis encore aujourd'hui irréconciliables.

Les Berbers commencèrent à recueillir des documents sur leurs origines, à partir du x^e siècle de notre ère, précisément à l'instant où les Arabes songèrent à arracher à l'oubli leurs propres exploits. Mais déjà les traditions étaient en partie effacées, et différentes causes agirent fatalement sur la direction qui fut donnée aux recherches.

Déjà au x^e siècle, si certaines tribus avaient grandi en puissance et en gloire, il y en avait qui étaient déchues. Pour celles-ci, la situation était d'autant plus pénible que, d'une part, elles étaient traitées

sans ménagements par le gouvernement, et que, de l'autre, chose qui leur était peut-être encore plus sensible, elles avaient à subir les sarcasmes des tribus voisines. Il arriva de là ce qui arrive toujours quand une autorité supérieure n'est pas là pour maintenir le bon ordre : c'est que les tribus cherchèrent à se relever au détriment les unes des autres.

On vit alors apparaître les prétentions les plus étranges. Il eût été naturel que les populations qui avaient résisté avec le plus de succès aux armes romaines fissent valoir leurs anciens exploits ; mais le souvenir de ces exploits était perdu. On se tourna donc du côté des Arabes, qui étaient devenus les maîtres du pays et qui lui avaient imposé leur religion et une partie de leurs idées.

Certains généalogistes, qui voulaient rendre hommage à la nouvelle religion, imaginèrent de rattacher leur tribu aux propres ancêtres du prophète des Arabes. Abjurant les idées bibliques qui de bonne heure avaient pénétré parmi les indigènes, et qui faisaient remonter la nation berbère à Cham, fils de Noé, et afin de s'affranchir de tout lien avec un malheureux qui avait encouru la malédiction de son père, ils adoptèrent pour origine Sem, fils aîné de Noé ; ils rangèrent au nombre de leurs aïeux Abraham et son fils Ismaël, et se présentèrent hardiment comme les cousins du plus illustre des rejetons d'Ismaël, Mahomet.

D'autres généalogistes, qui visaient surtout à la

gloire profane, cherchèrent des ancêtres parmi certains rois fabuleux de l'Arabie Heureuse. Il faut savoir que les Arabes, qui pendant longtemps eurent peu de souci des héros qui dans les premiers siècles de l'islamisme portèrent si haut le nom de leur race, se sont montrés fiers des prétendus exploits de rois du Yémen, qui, plusieurs siècles avant l'hégire, auraient soumis tout l'ancien monde à leurs lois, sans excepter l'intérieur de l'Afrique. D'après de nombreux auteurs, ce fut un de ces rois, nommé Africus, ou plutôt Ifricus, lequel, d'après leur propre récit, aurait vécu quelques années seulement avant l'ère chrétienne, qui, après avoir subjugué l'Afrique, y laissa des colonies considérables et lui imposa son nom.

A toutes les causes d'embarras il faut ajouter ce mélange d'émigrés venus de tous les points de l'horizon, les Phéniciens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Vandales, ainsi que les Nègres, qui de tout temps ont afflué de l'intérieur sur les côtes.

La partie de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun, qui est consacrée spécialement à la nation berbère, renferme le résumé des opinions qui ont été émises à cet égard, et supplée pour nous aux traités originaux qui ne sont point parvenus en Europe. L'auteur a écrit un peu vite et quelquefois de mémoire; ses aperçus manquent dans certains endroits de netteté, et les noms propres ne sont pas toujours marqués exactement; mais, en rapprochant les différents passages qui se rapportent aux mêmes matières, on

peut s'assurer de la pensée de l'auteur. Ibn-Khaldoun, qui semble quelquefois hésiter, s'est rangé du côté de l'opinion de saint Augustin. Se prononçant pour l'unité de la race berbère et pour la descendance de Cham, fils de Noé, il s'exprime ainsi : « Le fait réel, fait qui dispense de toute hypothèse, est que les Berbers sont les enfants de Chanaan, fils de Cham, fils de Noé, ainsi que nous l'avons déjà énoncé en traitant des grandes divisions de l'espèce humaine. »

La même opinion a été émise par un écrivain morisque du commencement du xvi^e siècle, Léon dit *l'Africain*, qui parcourut le nord de l'Afrique en observateur éclairé. Léon a partagé la nation berbère en cinq grandes tribus, et s'est ainsi exprimé au sujet de l'unité de la langue : « Ces cinq peuples, qui se divisent en des centaines de lignages et en des milliers de milliers d'habitations, s'accordent ensemble en une langue, laquelle est appelée communément par eux *aquel amazig*, ce qui signifie noble langage. » En ce qui concerne l'unité de la race et du langage, tous les renseignements que nous ont fournis les derniers événements accomplis en Afrique, y compris la récente députation des Touarigs au maréchal Randon, gouverneur général de l'Algérie, sont une confirmation éclatante de l'opinion de saint Augustin, d'Ibn-Khaldoun et de Léon.

A l'exemple de ses devanciers, Ibn-Khaldoun a admis certaines divisions parmi la race berbère. On

a partagé les Berbers en deux classes, les Beranès et les Botr. Les Beranès me paraissent en général répondre aux tribus du nord-ouest de l'Afrique, qui, au temps des Romains, conservèrent leur indépendance, et qui n'ont fait réellement leur apparition dans le champ de l'histoire qu'après l'invasion des Arabes. Pour les Botr, ce sont, je pense, les tribus originaires de la Cyrénaïque et de la régence de Tripoli, qui dans le principe relevaient de l'influence égyptienne.

Les écrivains indigènes ne disent rien de bien satisfaisant sur cette division ; mais il y a une ramification des Botr, sur laquelle j'insiste longuement dans mon mémoire, et qui me paraît digne d'une grande attention : il s'agit des *Zenata*, qui ont reçu une place à part et que je regarde comme les descendants des *gentes* de l'empire romain. Dans mon opinion, *Zenata* ou *Djanata*, qui au singulier fait *Zena* ou *Djana*, est une forme altérée du latin *gens* au singulier et *gentes* au pluriel, et le mot *Kabylé*, faisant au pluriel *Kabaïl*, en est l'équivalent arabe. En ce sens, les *Zenata* nous représentent l'ensemble des populations d'origine diverse qui, pendant la domination romaine, occupèrent l'Algérie actuelle, la partie occidentale de la Tunisie et la partie orientale de l'empire de Marok.

Comme il serait possible que cette opinion semblât paradoxale, je vais essayer de faire valoir quelques considérations à l'appui. Ibn-Khaldoun, après avoir exposé les formes dont le nom des *Zenata* est

susceptible au singulier et au pluriel, poursuit ainsi : « Les Zenata habitaient le pays qui s'étend depuis Tripoli jusqu'à la Molouïa, et qui renferme le mont Aurès, le Zab et les régions au sud de Tlemsen. » Il dit ailleurs : « Le lieu où les Zenata sont en grande majorité est le Magreb central (la province d'Alger) ; ils y sont même tellement nombreux que ce pays a reçu le nom de terre des Zenata. » Si maintenant il se trouve des Zenata dans toutes les parties de l'Afrique, c'est un effet des révolutions qui n'ont pas cessé d'agiter le pays ; Ibn-Khaldoun lui-même nous aide à suivre le mouvement de toutes ces transplantations.

Ibn-Khaldoun dit de plus : « Beaucoup de personnes donnent au mot *Zenata* un sens et une dérivation qui sont inconnus non-seulement aux Arabes, mais aussi au peuple zénatien. Les uns disent, par exemple, que c'est un nom propre formé par les Zenata eux-mêmes, et dont l'emploi fut admis d'un commun accord... » Il est certain que le mot *gentes* avait acquis sous les Romains une acception si bien reconnue, qu'elle avait passé chez les Grecs.

Enfin Ibn-Khaldoun fait observer que les Zenata se distinguent du reste des Berbers par un langage un peu différent. Il semblerait que les compatriotes des Zenata ont voulu faire peser sur ceux-ci les conséquences de leur longue sujétion aux Romains. Le fait est qu'en général les Zenata occupent une position inférieure dans l'opinion des indigènes. Ibn-Khaldoun lui-même, malgré sa déclaration en

faveur de l'unité de la race, à l'air, en plusieurs endroits de son livre, de séparer les Zenata du reste de la nation ; dans son Histoire des Berbers, les Zenata sont renvoyés à la fin, et remplissent à eux seuls toute la deuxième moitié (1).

Disons, en terminant, quel fut, lors de l'invasion arabe, le sort réservé aux familles qui formaient le

(1) Il existe au musée de la ville de Cherchel, l'ancienne Julia Caesarea, fondée par le roi Juba II vers les commencements de l'ère chrétienne, et devenue la capitale de la Mauritanie césarienne, un coffret en marbre, qui a été trouvé, il y a quelques années, dans les ruines d'un *Columbarium* des affranchis du roi Juba, et qui renfermait des restes d'os carbonisés. On lit sur ce coffret l'inscription suivante :

TI CLAVDIVS ZENATI
CLAVDII CHRESIMI
FRATERHSE

Le savant bibliothécaire d'Alger, M. Berbrugger, à l'attention duquel il n'échappe rien de ce qui intéresse nos possessions africaines, se hâta d'étudier cette inscription, et la rétablit ainsi :

Titus Claudius Zenati, Claudii chresimi frater, hinc situs est.

En même temps il crut reconnaître dans le mot *Zenati* le nom de la tribu de Zenata, dont il n'est fait mention dans aucun des écrivains grecs et latins qui nous sont parvenus, et qui cependant aurait été en usage dès les commencements de notre ère. Le savant orientaliste, M. de Slane, a adopté cette interprétation dans un appendice qui accompagne le quatrième volume de sa traduction de l'Histoire des Berbères par Ibn-Khaldoun, p. 575. De plus, M. Berbrugger a reproduit son explication postérieurement à l'époque où cet extrait a été lu à l'Académie, dans le sixième numéro de la *Revue africaine* (cahier du mois d'août, pages 448 et suiv.).

Si cette interprétation était admise, il faudrait rejeter tout ce qui est dit à cet endroit de mon Mémoire. L'opinion de M. de Slane ne m'avait point paru suffisamment appuyée ; depuis lors, mon confrère à l'Académie, M. Léon Renier, qui s'est tant occupé d'épigraphie, et qui publie en ce moment le recueil des inscriptions romaines de l'Algérie,

fonds de la population des côtes, et qui menaient une vie sédentaire. Il est probable qu'au moment de la révolte du patrice Grégoire, les fonctionnaires byzantins évacuèrent le pays. Plus tard, quand les Arabes se furent rendus maîtres de la contrée, et que toute chance fut perdue pour l'autorité romaine, une foule de personnes se retirèrent en Italie, en Grèce, en France et ailleurs. A l'égard de la masse, elle resta dans ses foyers, principalement les descendants des Carthaginois, des Vandales, en un mot de ceux qu'on pouvait appeler les vaincus. Beaucoup d'habitants, surtout parmi les hérétiques, classe à la fois nombreuse et exaltée, embrassèrent l'islamisme, et, au bout de deux ou trois générations, il devint difficile de distinguer entre eux et les nouveaux conquérants. Mais il y en eut un certain nombre qui restèrent fidèles au christianisme et aux habitudes de toute leur vie. Pour ceux-ci, faute d'une dénomination plus convenable, ils reçurent le titre d'*Africains*. Ce mot est rendu par les écrivains arabes sous la forme *ifriky*, faisant au pluriel *Afarik* et *Afariké*. Un auteur arabe du ix^e siècle s'exprime

s'est prononcé dans le même sens que moi, et voici comment il rétablit l'inscription de Cherchel.

Tiberius Claudius Zena, Tiberii Claudii chrestimi frater, hic situs est.

Zena est un surnom que M. Renier a retrouvé sur d'autres inscriptions latines (*Voy. le Recueil de Gruter, p. 238, n° 12, et l'ouvrage de Fabretti, p. 143, n° 162*). C'est la transcription latine du grec Ζηνάς, abréviation de Ζηνάδορος, de même que *chrestimus* est la reproduction de χρησιμος.

ainsi : « (Lors de la conquête arabe) les Roum évacuèrent le pays ; mais les Afarik restèrent. Ceux-ci s'étaient faits les serviteurs des Roum, auxquels ils étaient liés par un traité ; telle était leur coutume avec quiconque subjuguait la contrée. »

Les Africains continuèrent à professer le christianisme ; mais, privés, comme ils l'étaient, de toute communication avec le siège de Rome, en butte aux vexations de leurs dominateurs, et victimes de chaque révolution nouvelle, ils allèrent toujours en s'affaiblissant et finirent par manquer de tout secours spirituel et temporel. La dernière mention qu'on trouve de cette classe infortunée ne dépasse pas de beaucoup le xiv^e siècle.

REINAUD,
Membre de l'Institut.
